

Picnin at Hanging Rock de Peter Weir *Picnic at Hanging Rock, Australie, 1975, 115 minutes*

Maurice Elia

Numéro 181, novembre–décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elia, M. (1995). Compte rendu de [Picnin at Hanging Rock de Peter Weir / *Picnic at Hanging Rock*, Australie, 1975, 115 minutes]. *Séquences*, (181), 26–26.

Picnic at Hanging Rock

de Peter Weir

Un des premiers longs métrages de l'Australien Peter Weir (il avait réalisé antérieurement *The Cars that Ate Paris*), *Picnic at Hanging Rock* est un film peu ordinaire, puisque son climat lourd, hachuré d'un fantastique totalement nouveau, est trempé dans une immense clarté, symbole d'une civilisation puritaine en train de se désagréger. Ici, rien de sournois ni d'obtus: le soleil est le personnage principal et les jeunes filles en fleurs qui papillonnent sous ses rayons semblent être les dernières habitantes d'une planète qui n'existera plus dans peu de temps.

Nous sommes en 1900, plus exactement le 14 février, jour de la Saint-Valentin (et l'histoire qu'on nous raconte est, dit-on, véridique). Les jeunes pensionnaires d'Appleyard College vont en excursion, escortées de leurs professeurs, dans un lieu réputé pour sa beauté. Hanging Rock est une formation de rochers menaçants, abandonnée par le temps et la lave fossilisée. La journée est chaude, les insectes traversent le paysage avec une liberté inhabituelle, les plantes tropicales abondent, des oiseaux aux couleurs chatoyantes font voler leurs plumages de branche en branche, des serpents se dissimulent dans les épais buissons. D'entrée de jeu, nous sommes dans une atmosphère créée sur mesure pour l'entrée en scène du Mal et dont David Lynch semble s'être inspiré pour la séquence d'ouverture de *Blue Velvet*.

L'envol des jeunes filles est féérique: ombrelles et dentelles accompagnent lecture de poèmes à haute voix et jeu avec les fleurs. Et puis, trois d'entre elles, fatiguées de ne rien faire (et de l'omniprésence de Miss McCraw, leur prof de maths) demandent la permission de s'approcher un peu plus du grand rocher. La jeune Edith les accompagne: elle déteste être ignorée. Avec la bénédiction de leur prof de français (la charmante et joliment nommée Dianne de Poitiers), les quatre filles s'en vont.

Comme des anges, elles se fraient un chemin, grimpent, puis se reposent. Lorsqu'elles se réveillent, Miranda, Marion et Irma reprennent l'ascension, malgré Edith qui leur demande, effrayée par l'atmosphère de l'endroit, de s'arrêter. Ses cris se mêlent à l'écho de sa propre voix et aux ailes d'un tournoiement d'oiseaux sur ciel bleu où passe à cet instant un nuage... Et puis...

Et puis, c'est tout. Les trois filles disparaissent, sans explication logique ou codée différemment (magie, parapsychologie, etc.) censée promouvoir une quelconque grille interprétative des faits. Cette infidélité à l'égard de l'univers tangentiel va provoquer, chez la directrice d'abord puis chez d'autres membres de la petite communauté, une forme de frayeur d'autant plus déroutante qu'inexplicable. À la fin, certaines jeunes filles seront retrouvées les unes



mortes, les autres vivantes. Mais aucune de ces dernières ne communiquera le sens de son expérience, laissant l'angoisse et l'inquiétude ronger ce petit monde.

Ce pique-nique hors du collège favorise une sorte de fission profonde dans l'armature morale et rationnelle du groupe, qui, en brimant leur sexualité, produit chez les jeunes filles une forme de conditionnement étouffant, représenté par «la bonne éducation». Peter Weir a su montrer, par le simple jeu des images et des sons, cette puissance d'autant plus violente que demeurée longtemps réprimée et qui se manifeste par des rapports troubles avec les éléments naturels.

Brisant les conventions du genre, le fantastique est ici lancé à la figure du spectateur dans sa plus éclatante clarté. Le film joue des mélanges, le civilisé se mêle au profane, la pensée rationnelle à la pierre brûlante et au linceul de feuillages. (Le film porte en sous-titre *A Recollection of Evil*.) Le paganisme se manifeste par l'introduction d'échos d'une flûte (la musique est de George Zamfir) et quelques notations discrètes nous rappellent que les affections homosexuelles sont chose commune dans les collèges de ce genre. Les coïncidences s'accumulent (même blessure au front des rescapées de l'endroit maudit), rythmées par la musique et la photo tout de blanc vêtue.

À l'intérieur de ce pensionnat pour filles bien, on vit dans le conformisme et l'étouffement le plus total. Toute possibilité de s'exprimer librement ou d'être simplement naturelle dans le malheur (une écolière aurait disparu sans ses jupes) est absolument refusée à ces demoiselles censées représenter la future élite de la nation, l'élite féminine bien entendu, c'est-à-dire presque rien. Dans l'intense canicule du février australien, existe un monde crépusculaire où les besoins les plus légitimes sont bafoués du revers de la main au nom d'une philosophie faussement aristocratique de l'éducation. Et le ghetto puritain de ce début de siècle est peut-être montré ici en annonce de celui qui risque de guetter celui du siècle prochain.

Maurice Elia

PICNIC AT HANGING ROCK

Réal.: Peter Weir — Scén.: Cliff Green, d'après le roman de Joan Lindsay — Phot.: Russell Boyd — Cost.: Judy Dorsman — Mus.: Bruce Meaton, flûte de pan de George Zamfir, concerto n° 5 de Beethoven — Décors: David Copping — Int.: Rachel Roberts (Mrs Appleyard), Dominic Guard (Michael Fitzhubert), Helen Morse (Dianne de Poitiers), Jacki Weaver (Minnie), Vivean Gray (Miss McCraw), Kirsty Child (Dora Lumley), Anne Lambert (Miranda), Karen Robson (Irma), Jane Vallis (Marion), Christine Schuler (Edith) — Prod.: Hal et Jim McElroy — Australie — 1975 — 115 minutes.